

12^{me} ANNEE

M

L'EDUCATEUR PROLETARIEN

Revue pédagogique bi-mensuelle

C. FREINET

Une année
d'expérience
à l'Ecole Freinet

19-20

10 JUILLET 1936

EDITIONS DE
L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
VENCE
(ALPES-MARITIMES)

Abonnez-vous à nos Publications :

L'ÉDUCATEUR PROLÉTARIEN :

bi-mensuel, un an..... 25 fr.

étranger 34 fr.

LA GERBE ENFANTINE :

paraît tous les dix jours

un an 10 fr.

étranger 15 fr.

Pour la vente au détail ou les dépôts
de librairie, s'adresser à nos bureaux :

**COOPÉRATIVE DE L'ENSEIGNEMENT
LAIC**

VENCE (A.-M.) - C.C. Marseille 115.03

Une année d'expérience à l'Ecole Freinet

Nous n'avions pas l'intention de publier actuellement un compte-rendu prématuré de cette première année de vie — et de lutte — de l'école Freinet.

Cette première année fut nécessairement une année d'organisation, dominée bien souvent, hélas ! par d'écrasantes difficultés matérielles. Mais nous n'oublions pas justement que ces considérations matérielles sont l'apanage des écoles prolétariennes et que notre misère et nos luttes sont la rançon de notre fidélité à notre idéal pédagogique et social.



LE TRAVAIL A L'IMPRIMERIE, A L'ECOLE FREINET

Nous ne prétendons pas apporter ici une série de résultats positifs. Les résultats positifs sont dans la mine épanouie d'enfants qui nous étaient arrivés terriblement marqués déjà pour toute une vie de souffrance et de privations ; ils sont dans leur enthousiasme et leur allant, dans leur dévouement à la communauté, dans leur maturité sociale et politique.

Nous nous serions contentés de marquer ces conquêtes au cours d'un court article. L'insistance de nombreux camarades et amis nous engage à vous mettre loyalement au courant du développement de notre expérience, de vous dire nos soucis, nos efforts, nos espoirs, et les avantages déjà que nos réalisations pédagogiques peuvent apporter à notre grande œuvre commune.

L'organisation matérielle de l'Ecole

Nous disions souvent que l'œuvre éducative doit avoir de puissantes assises matérielles, que les considérations, habituellement négligées, de locaux, d'installation, d'alimentation sont à la base même de notre pédagogie.

Si quelques camarades craignaient, en nous voyant décidés à réaliser notre projet d'école nouvelle, de nous voir écarter de ce qui fut notre ligne de toujours, ils peuvent aujourd'hui se rassurer : jamais entreprise pédagogique ne fut plus imprégnée que la nôtre, de considérations matérialistes, au cours de cette première année.

Bien sûr, nous fûmes les éducateurs... Mais il fallut au préalable partir en quête de créanciers plus ou moins accommodants (hors les amis et les parents qui, avec une générosité émouvante, nous ont, sans calcul aucun, offert leurs économies). Faute de fonds pour payer ouvriers et entrepreneur, force nous fut de mettre la main à la pâte, non seulement dresser les plans, mais prendre le pic pour creuser les fondations, alimenter en pierres le concasseur, faire le mécanicien, le camionneur, le maçon... Les constructions terminées, avec les premiers élèves, on nous vit assembler des planches, monter des casiers, peindre et repeindre... Puis l'automne vint, avec le froid et la pluie et notre hâte à poser portes et fenêtres, combler et cimenter les rigoles, remonter des murs, rendre praticables les abords immédiats.

Nous disions parfois : que l'école soit nue au début de l'année... les murs se garniront au fur et à mesure de nos réalisations.

Nous partions, nous, avec une école vide dans laquelle il nous a fallu, souvent par des moyens de fortune, créer et organiser.

Les nombreux camarades qui, au cours de multiples déménagements, se sont trouvés à pied d'œuvre dans des conditions moins tragiques, pourront s'imaginer ce que représente d'efforts et d'abnégation l'œuvre entreprise.

Et nous ne disons pas tous les soucis d'argent, plus épuisants encore que l'effort musculaire ou la création intellectuelle, les affres du constructeur qui sent, à certains moments, la terre se dérober sous ses pieds parce que, après avoir frappé à toutes les portes, il se demande parfois s'il va ainsi laisser s'écrouler son rêve, ni la nécessité de poursuivre nos besognes coopératives dans des conditions dont bien peu de nos amis ont su réaliser le tragique.

*
**

Placés, on le voit, dans des conditions strictement prolétariennes, nous avons, à force de privations et d'efforts, réalisé une installation prolétarienne : aucun luxe superflu, mais de l'air, du soleil, de l'eau, de l'espace, des champs, la tranquillité et le calme, des locaux confor-

tables où nul n'a souffert de l'hiver, qui s'ouvrent tout grand l'été sur des terrasses et des jardins, avec des locaux scolaires spécialement conçus pour les fins que nous nous proposons et dont nous reparlerons.

De Vence, on aperçoit, sur le coteau en face, les bâtiments blancs et ensoleillés de l'Ecole Freinet. Lorsqu'on a quitté la ville par la vieille route de Saint-Jeannet et que, après l'antique chapelle de Sainte-Colombe on a suivi pendant 500 mètres le chemin à peine carrossable du Haut-Pioulier, on se trouve subitement en un site admirable : au pied des Baous, dominant Saint-Paul et Cagnes, et la côte jusqu'à Antibes et l'Estérel ; la civilisation, là, à nos pieds, les autos qui cornent sans arrêt sur la route, les lumières d'Antibes qui resplendissent la nuit ; et, de l'autre côté du versant, la Cagne sauvage, les fourrés impénétrables, les bois de pins où chantent les coucous mélancoliques, le maquis d'où montent, la nuit, les aboiements perçants des renards.

On ne peut s'empêcher de louer les avantages incontestables du site choisi pour construire et installer la première école prolétarienne.

Car ce sont bien, camarades, des prolétaires authentiques qui sont là à bénéficier de notre installation et de notre enseignement. Deux enfants seulement ont une famille régulière et complète ; tous les autres sont plus ou moins déshérités, depuis M., dont le père se désintéresse, laissant à la mère malade le soin de pourvoir aux besoins de son enfant ; L., dont la mère en chômage ne peut plus payer de pension et ne peut reprendre son enfant, jusqu'à nos orphelins de Gennevilliers et jusqu'à Catherine qui vous apprendra que son père a mis le feu à la maison parce qu'il était saoul et que sa mère, qui en est devenue folle, est « internée ».



L'HEURE DU BAIN

Et nous avons, sans réserve, les soucis prolétariens de parents qui voudraient donner à leurs vingt enfants une bonne santé d'abord, mais à qui l'argent manque parfois pour acheter des souliers — il y a trop de pieds à chauffer ! — ou pour couvrir les lits la nuit, et qui savent mobiliser tous les habits chauds, y compris le manteau qu'on mettra ensuite pour se présenter devant le Conseil Départemental et y répondre, devant des juges impassibles, de fautes dont nous ignorons encore le véritable sens.

Quel bourgeois, en effet, serait suffisamment dépouillé de préjugés pour placer ses enfants dans une école où n'existent ni serviteurs ni bonnes, mais seulement un « papa » et une « maman », qui doivent souvent mettre la main à la pâte certes, mais dont le rôle reste surtout d'entraîner et d'harmoniser, de donner de l'élan et de la confiance en la vie et de croire à l'admirable miracle de l'enfant ; une école où les enfants font leur lit, mettent de l'ordre dans leur dortoir, nettoient les locaux, aident à la cuisine, lavent leur linge et le raccommodent à l'occasion, administrent coopérativement leur entreprise, cultivent leurs champs et soignent leurs bêtes ; une école qui est l'apprentissage parfois assez rude de la vie !

Qui veut des mains blanches, un ammolissant bien-être, une éducation intellectualiste et aristocratique, ne met pas ses enfants à l'Ecole Freinet. Ici, on habitue les enfants au travail libre et à l'effort social. ment utile ; ici disparaissent les vices ancestraux nés du capitalisme et de l'exploitation ; ici on prépare à la vie de lutte et de création, on forme des « hommes ».

Sans doctrine autre que la vie.

Pauvres esprits qui ont cru que Freinet allait donner ici des leçons de communisme comme si notre idéal pouvait ainsi se rétrécir à quelques leçons dogmatiques, comme si nous n'avions pas, pour le servir et le réaliser, l'ampleur incroyable de ces jeunes vies enthousiastes qui, dans leur joie constructive, jettent bas systèmes et formules pour se réaliser puissamment.

C..., à dix ans, répondait à des contradicteurs avec une maîtrise et une sûreté critique que nous nous en voudrions d'appauvrir d'un commentaire :

« Ils sont bien présomptueux ceux qui croient qu'on peut ainsi se saisir de notre cerveau et de notre vie, qui pensent savoir où nous irons demain... La jeunesse va vers ceux qui lui font du bien. »

Nous montrerons par la suite comment, pratiquement, nous préparons nos enfants à leur destinée d'hommes, sans nous soucier de les enfermer d'avance dans une orthodoxie quelle qu'elle soit qui craquera bientôt sous la poussée des événements, avec la certitude qu'un homme sera nécessairement un lutteur, un constructeur, un révolutionnaire.





ON FAIT LE PAIN

Notre régime

Nous allons d'abord essayer de donner une idée de la vie des enfants dans notre école. Nous verrons, ensuite, plus spécialement, l'organisation scolaire et les enseignements pédagogiques et pratiques que nous pourrions tirer de cette première année d'expérience.

Nous ne sommes point partis avec des idées préconçues sur l'organisation de l'Ecole. Décidés à nous mettre au service des enfants, résolus à faire de notre institution la véritable maison des enfants, nous attendons des enfants eux-mêmes réunis en coopérative, les directives véritables de notre vie commune.

Nous nous attacherons donc moins aux détails qu'aux principes essentiels de notre organisation.

En marxistes convaincus, nous pensons que l'éducation est plus spécialement fonction du milieu, milieu extérieur dont nous dirons la nature, la portée et milieu intérieur aussi, conditionné par le mode de vie, la thérapeutique et l'alimentation.

Sans négliger la thérapeutique, pour laquelle nous cherchons activement des bases naturelles et logiques, nous attachons une grande importance à l'alimentation, agent essentiel du milieu intérieur.

Nous ne sommes pas omnivores parce que nous sommes persuadés que certains aliments sont indubitablement nocifs pour les enfants et que l'expérience nous a montré avec quelle facilité ceux-ci s'habituent à notre alimentation spécifique.

Nous ne sommes pas végétariens, mais fruitariens. Nous ne mangeons qu'accidentellement des légumes, la plupart du temps comme condiment.

La base de notre alimentation est le fruit, de saison autant que possible, sec à défaut, et les céréales (pain cuit à la maison), riz décortiqué non glacé, maïs, semoule, pâtes.

Pas de lait, maïs yogourth et fromage frais ; peu de sel, pas d'huile, pas de beurre, assaisonnement à la crème naturelle ou au jus de fruits.

Ce régime n'est d'ailleurs pas, comme on pourrait le croire, insipide et austère : bon pain naturel, fromage, crème, plats sucrés aux fruits naturels, pains d'épice, fruits, sont pour les enfants un régal quotidien.

Les adultes aux goûts pervers se plient difficilement à cette alimentation trop dépourvue d'excitants. Mais l'enfant, même le plus gâté, s'y fait bien vite. Notre thérapeutique aidant, les mêmes conséquences apparaissent dans tous les cas : l'enfant mange d'abord du bout des lèvres, comme dans tant de familles. Mais, au bout de quelques jours, l'appétit vient, et c'est un premier grand plaisir de le satisfaire.

Souvent, chez eux, les enfants mangent peu ; ici ils mangent trop et nous avons du mal à corriger leur goinfrerie.

Une des caractéristiques des enfants pauvres, c'est en effet d'avoir l'estomac dilaté et d'être torturés d'une fringale permanente et obsédante. Pensez donc : pendant des années et des années, on les a gavés de soupe plus ou moins claire, de pain blanc dévitalisé et spongieux qui gonfle au contact de la sauce puis au contact des sucres, d'eau ou de vin qui excitent encore le besoin d'ingérer.

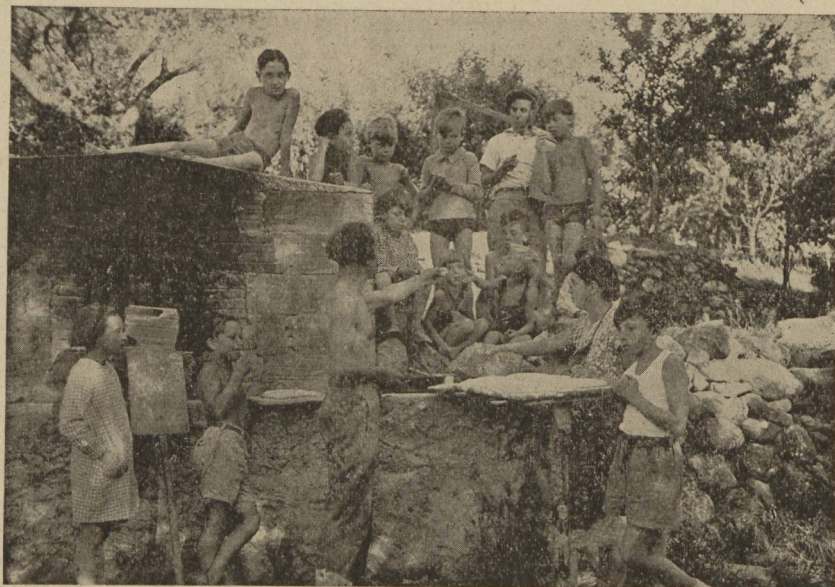
Nous ne donnons jamais de soupe claire à nos enfants, nos potages, de céréales, quand nous en mangeons l'hiver, étant toujours très épais ; notre pain naturel ne gonfle pas ; et surtout notre alimentation à base fruitarienne et sans excitant supprime toute irritation : nos enfants n'ont jamais soif, et ne boivent qu'accidentellement. Notre couvert ne comporte pas de verre. Non pas que nous interdisons à nos enfants de boire s'ils en sentent le besoin : ils ont la liberté quand ils le veulent d'aller se désaltérer à la fontaine toute proche ; mais ils perdent ici cette habitude de boire sans soif qui est le propre de tous ceux qui ont un verre à table, et un verre dont on doit se servir.

Cette rééducation du tube digestif est une des entreprises les plus difficiles et les plus désespérantes.

Les huit enfants orphelins venus de Gennevilliers étaient justement des types de ces enfants affamés dont une alimentation déplorable a hypertrophié le besoin de nourriture. On peut dire que, à leur arrivée ici, ces pauvres enfants n'étaient que des tubes digestifs. Nos trois plus petits, Raymond, Jacques et Loulou, ne pensaient absolument qu'à manger. Aucun intérêt d'aucune sorte ne savait germer dans leur esprit : ils n'avaient d'yeux que pour la cuisine et, quand l'heure du repas approchait, ils se couchaient en travers de la porte de la salle à manger, guettant un entrebaillement où se faufiler pour gagner quelques miettes. Tels ces chiens affamés qu'on n'écarte jamais de l'os tentant, ils ne reculaient au passage que pour revenir plus avidement. Quant aux aînés, sous des apparences moins frustes, se cachait le même besoin obsédant : après avoir mangé deux fois plus que des adultes éduqués, ils avalaient encore, en cachette et en un clin d'œil, la moitié d'un plat qu'ils retournaient à la cuisine. Nous en avons surpris même qui mangeaient la part des chiens !

À côté de ces intestins détraqués, nous pourrions citer l'exemple de Foune et de Baloulette, naturistes de longue date, qui se mettent à table

avec plaisir — et cela est naturel — mais qui s'arrêtent et ne se laissent plus tenter par rien dès qu'elles sont satisfaites. Nous présenterons donc avec plus de satisfaction encore Lulu et Claude qui, l'an dernier, au moment de leur arrivée, et sans être aussi voraces, ne pouvaient jamais eux aussi satisfaire leur faim maladive. Ils sont aujourd'hui éduqués, ne mangent que fort peu, des seuls mets légers qu'ils sentent naturels, savent se contenter d'un bon repas de fruits et de pain, gardent leur estomac libre quand ils doivent faire un effort où qu'ils sont au contraire trop fatigués. Ils ont même, ce printemps, pratiqué plusieurs jours de jeûne.



AU FOUR : LA DISTRIBUTION DE LA GALETTE CHAUDE

Ils sentent eux-mêmes qu'ils se sont dégagés d'un besoin malsain et maladif, qu'ils ont gagné en maîtrise et liberté et qu'ils sont aptes à employer dans des directions plus humaines les forces jadis consacrées à se gaver et à digérer.

Nous ne voulons pas dire par là que nous prétendons enlever aux enfants le besoin et la joie de manger. Loin de là. Nous rééduquons leur vie végétative qui reprend tout simplement sa vraie fonction au service des besoins supérieurs, au service des individus et de la communauté.

Les corps alors s'harmonisent ; la graisse inutile disparaît, le ventre s'affermite et se sangle ; les muscles deviennent comme des mécaniques souples et rassurantes. La santé naît.

Cette rééducation est plus ou moins longue selon les sujets ; elle est certainement fonction du dérèglement qu'une alimentation irrationnelle a amenée dans ces jeunes corps.

Au bout de six mois, nos trois petits Parisiens sont déjà moins obsédés par la nourriture. Ils sont capables d'accepter accidentellement certaines privations qui, à leur arrivée, les mettaient littéralement hors

d'eux. Et, à mesure aussi, s'éveille la curiosité intellectuelle : Jacques commence à s'intéresser au travail scolaire et au travail des champs ; Raymond est devenu un touchant petit naturaliste sans cesse en quête de criquets ; et la jolie petite rainette qu'il s'amuse à faire sauter risque déjà de lui faire oublier un instant l'heure du diner. Les grands parlent de faire le jeûne, mais n'ont pas encore mis leur projet à exécution.

*
* *

Une autre caractéristique de notre alimentation, c'est qu'elle est particulièrement calmante et harmonisatrice.

Ce qui, de nos jours, caractérise la plupart de nos enfants, c'est l'excitation et l'énervement. A leur arrivée ici, presque tous les enfants sont nerveux et grimaçants ; ils parlent fort, rient sans raison, tirent des pierres, jouent avec des bâtons.

Nous nous rappelons l'arrivée sensationnelle de nos huit Gennevil-lois qui n'avaient jamais guère quitté leurs taudis et qui tournaient sans arrêt autour des bâtiments, comme ivres, et ne s'arrêtaient que pour aller nerveusement débâler leurs mécanos. Ils étaient incapables de prendre contact avec l'intérieur ; le déséquilibre de leur vie était impressionnant.

Et Oleg qui, à la moindre contrariété, poussait des hurlements de jungle, comme une bête malade insensible à tous raisonnements. Et Jean-not chez qui la moindre excitation se traduisait par des grimaces et des cris.

Tous, au bout de quelques jours, étaient améliorés et leur comportement s'humanisait de façon surprenante. Et la preuve que c'est en grande partie notre alimentation qui est à l'origine de ces améliorations, c'est que l'ingestion accidentelle de produits nocifs faisait réapparaître inman-quablement, sous une forme plus ou moins atténuée, les mêmes symp-tômes. Quand il revenait de manger du pain blanc et des bonbons, Oleg reprenait ses hurlements ; et, à son comportement nerveux, nous déce-lions quand Jeannot, en visite chez sa mère, avait mangé du lapin et bu du vin blanc.

Et il ne faudrait pas croire que cette alimentation rationnelle n'agit que sur les troubles nerveux. L'harmonisation graduelle qui en résulte peut avoir une action décisive sur le comportement mental et psychique.

Nous avons eu un enfant chez qui la mère nous signalait une trou-blante manie du mensonge. Nous avons vu, nous, que cette manie résul-tait à l'origine d'une désharmonie individuelle, d'une façon peu naturelle de réagir en face de la vie... Notre régime, aidé il est vrai par la vie libre et créatrice de l'école, l'a complètement guéri de cette manie. L..., à 12 ans, avait des peurs maladives et anormales qui ont rapidement disparu à mesure que l'organisme reprenait son aplomb et son assu-rance.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans notre école, nous accordons une importance si primordiale à l'harmonisation des fonctions physiologi-ques : alimentation, thérapeutique, respiration. Nous avons, en face des manifestations intellectuelles, morales ou psychiques de l'individu, une attitude totalement matérialiste. Un enfant ne travaille pas, taquine les autres, ment, pleure anormalement : nous n'essayons pas de le corriger par un raisonnement ou des exhortations dont nous connaissons l'impuis-

sance, mais nous nous demandons : qu'a-t-il mangé qui ait pu l'intoxiquer ainsi ? N'aurait-il pas pris froid ? Ne serait-il pas resté trop longtemps dans le bain ? Ne lui aurait-on pas donné bonbons ou chocolat ?

Presque toujours, en remontant de la réaction anormale à la cause physiologique, nous avons découvert une faute grave contre notre régime. Nous avons déjà cité le cas de Jeannot et d'Oleg. X... reprenait ses anciennes habitudes de bouderie parce qu'il était courbaturé par un trop gros effort physique... Un jour, P..., en proie à une excitation peu ordinaire, voulait sauter du haut de la terrasse... Grande émotion !... Nous avons cherché la cause physique : elle avait volé et mangé du chocolat !

Cette attitude matérialiste est appelée, on le conçoit, à bouleverser notre comportement d'éducateurs en face des réactions intellectuelles et morales auxquelles on ne cherchait autrefois que des solutions idéalistes. Elle est à l'origine d'une philosophie nouvelle qui nous donne un calme et une assurance, nés de la certitude d'avoir trouvé, sinon le remède à la plupart des maux, du moins l'origine profonde d'où sortira, un jour, la seule solution efficace.



LA SALLE A MANGER

Quelques parents timorés paraissent parfois effrayés de nous entendre parler de régime, alors que chez eux l'enfant mangeait « de tout ». Mais aussi, ne nous l'amène-t-on pas souvent parce qu'il est gravement atteint... Mais cela, croit-on, c'est la maladie !

N'est-il pas normal que chaque être ait son régime ? La chèvre mange-t-elle de la viande ? Le chien boit-il du vin ? Seuls, l'homme et l'enfant seraient-ils aptes à « manger de tout » ?

Nous tendons justement à redonner à l'enfant ce sûr instinct de ce qui lui est spécifique ; nous l'habitons à comprendre, à sentir ce qui

est utile ou nuisible à son corps. Et nous y parvenons dans une large mesure.

Oui, effectivement, l'enfant sera ensuite incommodé par les écarts de régime. Si notre travail a pu prendre des assises suffisamment solides, l'individu comprendra alors le sens de ses réactions et reviendra à la saine nature, en évitant au maximum tout ce qui ne lui est pas spécifique.

Et si vraiment le milieu où il retombe exige qu'il se remette à vivre « comme tout le monde », il en reprendra bien vite l'habitude, avec l'appoint d'un corps plus solide et plus harmonieux, une provision de santé qui ne saurait jamais être négligeable.

*
**

Qu'on ne croie pas surtout que nos prescriptions alimentaires résultent d'un parti-pris ou d'une quelconque idéologie. En nous basant sur les recherches antérieures, nous avons fait nos propres expériences. Si nous ne donnons pas de viande aux enfants, c'est que nous savons que la viande est nocive ; si les œufs devaient donner une meilleure santé, nous donnerions des œufs. Nous croyons nous être arrêtés à une synthèse qui a sa valeur puisque des enfants venus de milieux déplorables, profondément déficients, se sont considérablement améliorés et que, malgré les épidémies qui, comme toutes les années ont affecté tous les enfants des environs, les nôtres n'ont jamais été malades.

Nous n'avons donc pas de régime de parti-pris. Nous donnons aux enfants ce qui, à notre avis, leur fait le plus de bien, et c'est tout !

Quoique imparfaite encore, notre expérience comporte déjà de multiples enseignements, dont celui-ci qui est de portée générale : les paroles, les exhortations, les discours, sont absolument impuissants à modifier profondément le comportement des individus. Il ne leur reste, en certaines circonstances, que leur pouvoir de suggestion, pouvoir particulièrement éphémère s'il n'est doublé et soutenu par une orientation matérialiste du redressement humain.

L'individu est avant tout la résultante des milieux internes et externes. C'est sur ces milieux que nous devons agir si nous voulons faire véritablement œuvre éducative.

Il ne suffit pas de dire : nous ne pouvons pas, nous, réaliser une meilleure alimentation ni même harmoniser comme nous le souhaiterions la communauté enfantine.

Nous avons parfaitement conscience des difficultés que vous rencontrez tous. Mais ces difficultés, l'impossibilité même où vous pourriez être de rien réaliser ne vous empêche pas de voir notre route avec précision et sûreté, d'établir une hiérarchie des valeurs dans les moyens pédagogiques recommandés, de ne pas craindre de dévoiler l'impuissance de tels procédés, consacrés par la tradition, d'éclaircir le chemin pour éviter le plus possible les faux pas.

Comprenez d'abord l'inutilité du verbiage, des admonestations et de la contrainte.

Vous aurez plus fait pour l'harmonisation des enfants quand vous aurez, comme l'a réalisé Mavet, convaincu de nombreux parents du danger de la viande, du sucre, des bonbons, du café, qu'en prêchant pendant 20 ans des paroles qui, parce qu'elles restent des paroles, sont, comme l'a dit Barbusse, presque des mensonges.

Quand vous êtes en face d'enfants anormalement nerveux et déséquilibrés, prenez une attitude matérialiste, pensez qu'il n'y a de solution efficace et humaine que dans la thérapeutique physiologique — ce qui ne vous empêchera pas de mesurer les graves dangers psychiques qui naissent de la contrainte et du déséquilibre.

L'oppression que l'école dispense si généreusement contribue à compliquer le milieu interne de l'enfant. L'opposition fréquente entre le milieu scolaire et le milieu familial y contribue aussi. Toutes les techniques qui tendent à remettre un peu d'ordre dans les réactions psychiques des enfants, qui normalisent en partie leur comportement individuel et social sont hautement recommandables et améliorent certainement, dans une large mesure, les possibilités enfantines.

Montrez aux parents, toutes les fois que vous en avez l'occasion, la prédominance en éducation de ce que nous avons appelé autrefois le « matérialisme pédagogique ». Rendez-vous compte de plus en plus et essayez d'en persuader les parents, que l'éducation n'est point dans les livres, qu'elle est avant tout une synthèse de vie dont nous devons préparer et influencer tous les éléments.

Travaillez aussi à modifier le milieu extérieur, à bâtir sur d'autres bases les rapports entre enfants, les rapports entre enfants et adultes. La coopération scolaire sera, en cela, efficace.

Il est certain que, le jour où des communautés scolaires où les enfants ont une telle liberté d'organisation qu'à l'Ecole Freinet seraient réalisés en grand nombre, le grave problème de l'éducation serait près d'être résolu. Notre effort vous aidera à voir clairement le but et d'œuvrer au maximum pour la réalisation de notre idéal.



LULU ET SA CHÈVRE

L'Ecole

Qu'avons-nous réalisé au point de vue plus strictement scolaire ?

Nous avouerons humblement que nous n'avons pas fait merveille : nous sommes partis en octobre avec de grands espoirs et des projets imprécis encore, mais enthousiasmants... Cela n'a pas marché tout seul, car nous avons été comme vous tous à la merci des conditions économiques qui ont terriblement compliqué notre tâche.

En octobre donc, nous partions avec une quinzaine d'enfants, dont 5 ou 6 que nous avions depuis plusieurs mois et qui avaient déjà acquis un précieux esprit communautaire. Deux enfants de moyenne bourgeoisie sympathisante à nos idées. Pour tout le reste, situations de famille difficile, orphelins ou demi-orphelins, y compris Catherine et Germaine placés chez nous par le Comité constitué dans les Hautes-Alpes et la Creuse sur l'initiative de Mlle Darcly, et qui nous a valu d'importantes souscriptions venues de tous les départements.

Et le travail commença dans des conditions bien pénibles. Non seulement il fallait organiser économiquement la communauté, faire prendre à tous de bonnes habitudes de vie en commun, mais tout était à faire sur le plan scolaire.

La construction originale de notre école disait d'avance l'orientation que nous donnerions à nos efforts pédagogiques. Pas de grande salle munie de bancs bien alignés pour tous les enfants, mais des ateliers de travail groupés autour d'un large et profond couloir qui en est comme l'artère essentielle : salle de travail sur fiche, salle de documentation, salle d'imprimerie, salle artistique, salle des petits, atelier de menuiserie et de tissage, salle des éducateurs, sans compter le couloir, large de deux mètres qui, avec ses étagères et ses tables mobiles, sert éventuellement aussi de salle de travail.

Cette disposition signifie que, dans notre école, le travail sera roi, qu'il primera la discipline, ou que, plutôt, il suppose une discipline préalable et consentie, que nous renonçons à demander la même activité simultanée à tous les enfants et qu'au contraire chacun ira où le poussent ses besoins et son activité fonctionnels. Elle signifie aussi que nous faisons une large confiance à l'enfant que nous ne pourrions surveiller strictement et qui devra d'abord apprendre à se dominer et à travailler.

Mais tout était vide : Pas de bancs, pas d'étagères encore, le matériel entassé dans les débarras, les fenêtres et les portes non encore posées, les peintures à terminer.

Cela s'appelle vraiment être à pied d'œuvre. Mais nous voulons être école du travail et de la vie et ces difficultés ne sauraient nous arrêter. Au contraire, avec les enfants eux-mêmes, nous nous mettons au travail ; nous aidons à installer les étagères, nous badigeonnons les portes, nous collaborons à la confection des tables sur tréteaux et, entre temps, nous commençons aussitôt, au milieu du désordre de l'installation, notre travail à l'imprimerie.

Nous partons sans aucun a-priorisme. Nous n'avons pas dit : nous allons faire ceci et cela avec les enfants, les conduire dans telle ou telle direction : nous nous mettons déjà au service des enfants et nous irons avec eux là où les pousseront leurs besoins fonctionnels.

Une chose les passionne immédiatement : raconter la vie de la communauté naissante par l'édition de notre journal mensuel *Pionniers*. Nous commençons donc l'imprimerie, sans que se dessine seulement la technique que nous allions adopter. Imprimerie et dessins furent les premières activités vraiment liées à la vie des enfants.

Nos quelques anciens ont déjà pris l'air de la communauté et savent travailler. Les nouveaux venus sont désorientés ; ils tournent bien souvent inutilement, attendant que nous leur fixions une tâche précise — ce que nous ne voulons point faire. Line, qui a huit ans et déjà une grande habitude de l'école traditionnelle où elle devait faire valoir ses multiples possibilités, trouve qu'on ne travaille pas...

J'essaye d'ordonner notre travail en m'inspirant de ce qui a été réalisé dans ce sens dans nos écoles publiques : textes, exercices s'y rapportant, lecture d'imprimés et examen de fiches, longues heures de travail libre. La Coopérative scolaire fonctionne, prenant en mains non seulement l'organisation de l'école mais aussi la marche normale et permanente de toute la maison. Les « services » sont établis : balayage et mise en ordre des salles de travail, de l'atelier, des abords, soins aux bêtes, travaux à la cuisine. Des responsables sont nommés pour les diverses activités.

Une des grandes critiques que les éducateurs font aux écoles privées bourgeoises, c'est la proportion anormalement grande d'éducateurs ou de personnes de services. Nous n'encourons pas ce reproche, hélas ! Je suis seul pour le travail scolaire, et, forcé de m'absenter souvent pour les besognes vitales que réclame ma fonction de maître Jacques, force m'est bien de prévoir une organisation qui permette aux enfants de travailler hors de ma présence. Nous n'avons qu'une aide pour la cuisine et le linge... et elle tombera bientôt malade. La plus grande partie de l'année, nous nous trouverons seuls avec ma compagne pour faire marcher la maison, parents à la tête d'une famille de 15 enfants, puis de 23, et ayant bien d'autres tâches que de fournir le lit et le couvert.

Là réside la vraie signification prolétarienne de notre œuvre : que, sans ressources, sans personnel, en demandant aux enfants de collaborer activement et en permanence à toutes les besognes, nous ayons mis debout une institution qui, malgré tout, est un puissant foyer de vie et d'enseignement.

Nous devons à la vérité de dire que cela n'allait pas tout seul, qu'il y avait bien souvent encore trop de bruit, trop de tâtonnements qui provenaient d'une part de ce que les mauvaises habitudes scolaires étaient dures à déraciner et que, d'autre part, il n'existait pas encore d'organisation scolaire susceptible d'aider et de soutenir les efforts individuels. Car nous avons touché du doigt la réalité de ce que nous avons affirmé bien souvent : qu'il ne suffit pas de laisser les enfants libres de faire ce qu'ils veulent, encore faut-il qu'ils aient la possibilité de faire ce qu'ils veulent sans être rebutés sans cesse par d'insurmontables difficultés matérielles et techniques. Nous verrons, bientôt, ce que nous avons fait et ce que nous comptons faire pour rendre effectivement possible l'activité libre des enfants.

Et pourtant, malgré cette insuffisance flagrante d'organisation, notre douzaine d'enfants d'âge scolaire travaillait sérieusement en classe et, ma foi, elle ne faisait certainement pas de plus mauvais travail que les élèves astreints dans les écoles à des besognes rebutantes. Et les inspec-

teurs qui, par deux fois, se présentèrent à notre école pendant mon absence, purent constater et en donner témoignage officiel, que les enfants travaillaient seuls, ce qui m'apporta une argumentation inattendue en faveur de l'ouverture de mon école avant toute autorisation : les enfants se réunissaient librement, hors de ma présence, pour travailler librement à ce qui les intéressait, dans le bâtiment mis par moi à leur disposition, avec les outils que j'avais conçus et créés pour eux.

On sait que l'administration a été peu sensible à cette argumentation dont la nouveauté et l'originalité la désorientaient et qu'elle a tout fait pour interdire notre école qui aurait survécu à grand'peine, du moins sous sa forme actuelle, si les élections du Front Populaire, en modifiant l'atmosphère politique n'étaient venu nous apporter de puissants encouragements et de solides espoirs.

*
**

Brusquement, dans notre communauté qui commençait péniblement à s'organiser, qui régularisait son fonctionnement par une marche normale de la coopérative, et qui établissait en tâtonnant sa moralité nouvelle, s'abattirent huit enfants de Gennevilliers (Seine) qui faillirent anéantir tous nos efforts.

C'était, entre notre groupe d'enfants et les nouveaux venus, une opposition complète : nos élèves calmes, allant méthodiquement à leur besogne, furent étourdis et parfois même entraînés par cette volée d'énergiques, d'instables, de dispersés, sans aucune formation grégaire d'aucune sorte.

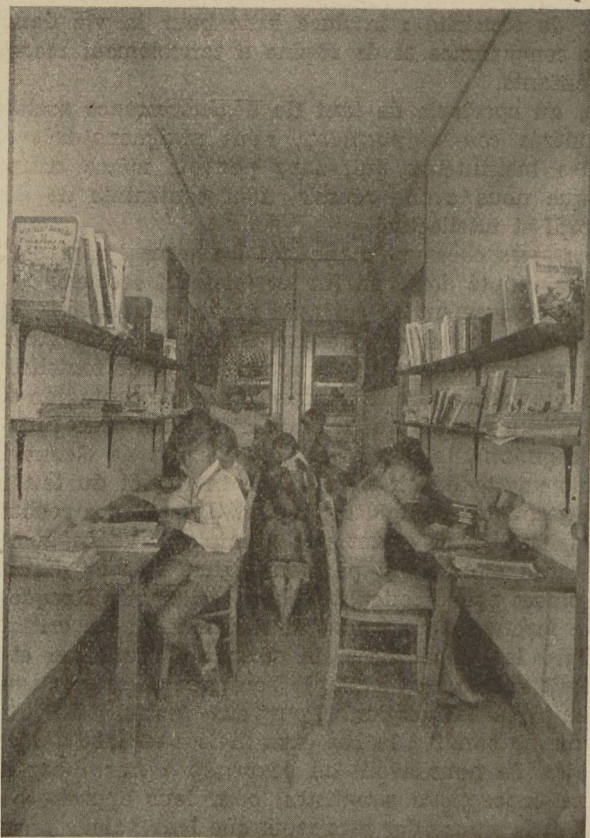
Disons tout de suite que ces enfants nous arrivaient avec des fiches médicales attestant qu'ils n'étaient ni anormaux, ni malades, ce qui signifie qu'ils représentaient assez bien la masse des pierrots des villes ouvrières, entassés dans les taudis, s'attardant le soir dans les bals et les cafés, surexcités par une alimentation abondante parfois, mais profondément irrationnelle, habitués à tourner dans des coins étroits ou à courir les rues le poing levé, en criant à tue-tête : la Rocque, au poteau ! ou scandant : Les Soviets partout ! Les Soviets partout !... ce que Catherine, dans sa candeur, traduit par le même cri : « Les serviettes partout ! Les serviettes partout ! »

Enivrés par l'espace et le grand air, ils ne réalisaient nullement ce que pouvait être notre école. Ils y voyaient la liberté, sans contre-partie aucune, et, du matin au soir, couraient autour des bâtiments comme jadis autour des squares de leur ville, brayaient *Sport Rouge*, et accueillaient l'Inspecteur venant inspecter, d'une familière poignée de main et d'un décidé :

— Bonjour, camarade !

qui décontençait le camarade inspecteur.

Ce qui caractérisait ces enfants, c'était la passivité et la dispersion. Ils étaient comme de petites machines trop tôt détraquées, qui réagissent par à-coups aux excitations accidentelles, mais qui n'ont aucun ressort qui guide et pousse leur vie. Et nous avons vu là le vrai sens des jeux divers que l'industrie contemporaine impose aux enfants : mécanos, emboitements, trains, etc., et qui sont à l'image de cette fébrile activité,



LE COULOIR CENTRAL DE L'ÉCOLE

de cette facilité amolissante à s'occuper, à côté de la vie à des besognes étourdissantes, sans but et sans portée.

Peu à peu, ces jouets eux-mêmes ont repris dans leur vie leur sens normal. Les enfants vivant puissamment ont compris ce que de tels jeux ont de conventionnel et de superficiel... La vie, dans sa plénitude, les a aujourd'hui conquis... En bêchant, ou en coupant de l'herbe pour les chèvres, ils découvrent parfois quelques pièces du mécano, ou un rail du train mécanique et on ne se baisse pas même pour les ramasser. Seul, Lucien, l'ainé, celui qui, à la maison, avait la charge complète de ses deux petits frères, Jacques et Raymond, conserve dans une vieille valise quelques pièces dépareillées de son vieux mécano, comme un souvenir attendrissant de sa mère adoptive qu'il aime tant.

Et quelle amoralité chez ces enfants !

Je dis **bien amoralité**, ce qui, dans mon esprit, signifie surtout suppression de tout sentiment d'obligation morale exigé par la communauté. C'est la grande loi de l'individualisme forcené qui triomphe, le « chapardage » des outils, de la nourriture, des fruits... Des objets personnels disparaissent de notre unique chambre, un tel entasse les peignes, tel autre accapare les habits. Et, naturellement, jamais le

moindre élan de sincérité : la dure lutte pour la vie dans le milieu capitaliste de concurrence et de râpine a terriblement marqué, hélas ! ces pauvres enfants.

Vraiment, au spectacle de tant de dégénérescence sociale chez des enfants considérés comme normaux, nous plaignons très sincèrement nos camarades instituteurs qui, sans pouvoir même entreprendre la rééducation que nous avons réussie, sont contraints de donner l'ins-

truction à des êtres chez qui manquent les bases les plus élémentaires

Notre communauté donc, en fut terriblement secouée.

Le premier mouvement de curiosité passé, nos anciens, qui s'étaient déjà habitués à travailler et à vivre fraternellement, furent décontenancés par cette amoralité et ce manque complet de tonicité. Il y eut, à certains moments un dangereux commencement de contagion et nous nous demandâmes même parfois qui triompherait dans cette lutte héroïque : notre esprit communautaire naissant ou l'esprit de Gennevilliers, l'esprit de conquête individualiste, esprit de la rue et du taudis.

Après de premiers et rapides progrès, il y eut des rechutes inattendues : les Parisiens s'en allant par exemple à Vence où nos enfants étaient remarqués d'ordinaire par leur calme et leur dignité, se campant sur les places pour gesticuler et rire, criant : la Rocque au poteau, et traitant de fascistes tous ceux qui tentaient de les critiquer.

Car, malgré les apparences, la formation politique et sociale de ces enfants était absolument nulle, le bourrage de crânes ayant malheureusement remplacé l'éducation. Pour eux fasciste était tout simplement synonyme de bandit ; la rue était divisée en fascistes et socialistes ou communistes. Et nous avons eu beaucoup à faire pour arracher de leur esprit ces conceptions simplistes, pour leur apprendre à réfléchir humainement et à n'accorder aux mots que leur valeur normale.

Que ceux qui ont pu parfois se formaliser de la tendance violemment bolcheviste de notre école, qui a pu faire croire à un bourrage de crânes politique de notre part, n'oublent pas cette dure réalité devant laquelle nous nous sommes trouvés, réalité qui est tout juste à l'opposé de notre idéal éducatif.

*
* *

L'allure générale de notre école, le développement de notre expérience devaient nécessairement se ressentir de l'arrivée massive de ces éléments habitués à la vieille pédagogie et socialement inéduqués. Il fallut surveiller, sanctionner, punir même.

La coopérative scolaire, qui tenta de remonter le courant et d'harmoniser les activités, crut nécessaire d'établir des barrières : des responsables avaient été nommés ; un élève marquait sur un carnet les fautes commises qu'on jugeait le samedi à l'assemblée générale. Les responsables de la coopérative établirent même un barème des peines applicables, que les juges octroyaient presque automatiquement selon la gravité.

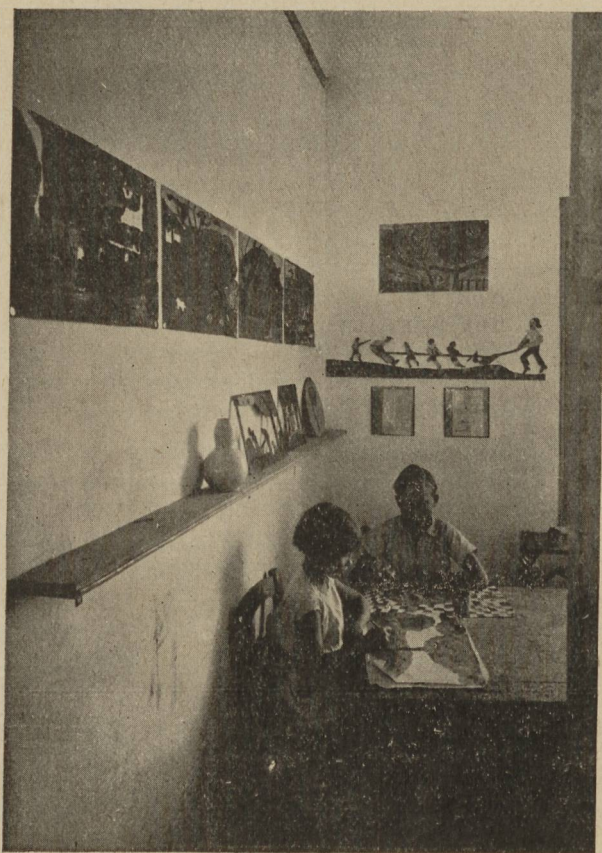
A l'école, qui était à peu près au complet, nous recherchions les techniques adéquates à nos normes de vie. Besogne délicate dont le spectacle peut comporter pour les camarades quelque enseignement.

J'essayai d'abord de réaliser une technique assez comparable à celle que nous avions préconisée pour les écoles publiques.

Nos enfants se levaient à 6 h. 30. Frictions, réactions, sudations si nécessaire, gymnastique, jusqu'à 7 h. 15. De 7 h. 15 à 7 h. 45, services, comme nous l'avons indiqué. De 7 h. 45 à 8 h. 5, petit déjeuner. Jusqu'à 8 h. 30, lits et dortoir.

Le travail scolaire avait lieu le matin, de 8 h. 30 à 10 h. 30 sans interruption. Pas de récréations, étant entendu que les enfants qui, fatigués, voulaient sortir un instant, en étaient totalement libres.

Nous commencions, nous aussi, par les textes libres que les enfants lisaient et choisissaient en commun. Nous les écrivions au tableau, puis, chacun à son tour, les composait et les imprimait. Suivait, un petit travail tiré de ce texte : calcul, grammaire, sciences. Puis les enfants étaient libres de travailler dans l'atelier de leur choix. J'avais déjà préparé, pour les diverses disciplines, un choix de fiches auto-correctives qui nous rendirent de grands services.



DANS LA SALLE DE DESSIN

A 10 h. 30, travail des champs, réparti selon les nécessités de la culture. Si le temps ne permettait pas ce travail aux champs, on prolongeait par le travail libre qui se terminait à 11 h. 30 par une séance de gymnastique.

De midi à 13 h. 30, déjeuner et repos ou jeux. De 13 h. 30 à 15 h., travail libre plus spécialement manuel : à l'atelier, au dessin, au découpage, à l'imprimerie.

Puis continuait le travail libre. A 16 h. 30, quarante minutes de causerie commune ou de leçon familière selon les centres d'intérêts essentiels, ou parfois lecture collective ou par groupe. Entre 17 h. 15 et 18 h., *conférences*.

Dans notre esprit, la conférence devrait être un des moteurs essentiels de la vie de notre école. Les enfants seraient naturellement les principaux conférenciers, chargés de préparer soigneusement leur intervention en utilisant largement les documents scolaires, et notamment le fichier et le cinéma, en dessinant des cartes, en préparant les lectures.

Les adultes seraient mis aussi à contribution : éducateurs, intellectuels de passage, et aussi paysans et artisans des environs venant parler de leur art, de leur travail, de leurs voyages, de leur vie — trait d'union excellent entre l'effort scolaire et la vie d'une part, entre le travail humain et son expression dans les livres.

L'expérience seulement commencée, s'est montrée précieuse et nous reprendrons en octobre la série régulière de nos conférences.

Cette organisation, on le voit, était un compromis déjà acceptable qui, effectivement, donna des résultats en cette période difficile d'initiation des nouveaux venus. Mais nous sentions cependant qu'il y avait bien mieux à faire : ceux qui travaillaient bien, d'une part, n'avaient que faire d'une discipline parfaitement organisée ; quant aux autres, à ceux qui étaient trop passifs pour comprendre, notre réglementation se révélait impuissante à les toucher profondément, à mobiliser un quelconque dynamisme qui, nous le sentions, pourrait naître cependant d'activités extra-scolaires.

C'est à ce point précis de l'évolution de notre école que s'institua entre les élèves, Elise Freinet et moi-même une ardente discussion qui se répercuta pendant plusieurs séances de la coopérative.

Elise Freinet a un tempérament essentiellement artiste trop longtemps comprimé et trop cruellement, par les multiples obligations scolaires. L'atmosphère école est mortelle pour elle. Elle vibre par contre puissamment au contact de la nature et se sent capable de faire vibrer de même les enfants qu'elle entraînerait, dans l'enchantement, vers des réalisations supérieures.

Je me rends parfaitement compte de tout ce que notre école, pourtant passablement libérée, représente encore d'oppression et de tradition. Elise Freinet rêve d'un groupe d'enfants qu'elle animerait, qui n'auraient pas d'école, mais qui, à même la vie, au contact des adultes et des éducateurs, réaliseraient leurs propres destinées.

Je crois la chose parfaitement réalisable avec les personnalités d'élite qui, non seulement sont capables de se donner totalement, mais

qui possèdent en outre une réserve suffisante de possibilités éducatives et artistiques susceptibles de suppléer aux techniques les plus judicieuses.

Mais pour la masse des instituteurs, cette éducation d'origine artistique ne saurait suffire, car il faut compter avec les individus moyens, aux possibilités réduites, pour lesquels pourtant nous continuons nos recherches.

Il y a aussi pour les enfants la grave question de l'acquisition des techniques.

Pédagogiquement parlant, elle serait, à notre avis, facilement résolue. Il n'est nullement prouvé que, au risque de rester un ignorant, l'enfant doive savoir lire à 6 ans, faire ses quatre opérations à neuf ans, et à 12 ans avoir des notions précises d'histoire et de géographie et résoudre des problèmes compliqués à plaisir.

Il y a une préparation à la vie qui est avant tout concentration de forces, prise de possession, selon des méthodes diffuses que la pédagogie a trop longtemps négligées, du monde qui nous entoure — acquisition instinctive des éléments de vie qui donnent la suprême sagesse et font qu'un enfant de 8-9 ans peut ne savoir ni lire ni écrire et faire preuve cependant d'un comportement étonnant dans les relations sociales. D'ailleurs, avec des personnalités aussi puissamment vitalisées, les techniques qu'on peine des années et des années pour les enseigner prématurément, seraient acquises à un rythme étonnamment accéléré le jour où l'individu en éprouverait le besoin fonctionnel.

Selon ce raisonnement, un enfant de 13 ans pourrait être totalement ignorant en matière scolaire sans, pour cela, être en infériorité sur ses congénères qu'il serait en mesure de rattraper et de dépasser bien vite dans le domaine de l'acquisition intelligente.

Nous poursuivons d'ailleurs intégralement cette expérience avec notre fillette qui a 7 ans, et avec une autre fillette de 8 ans, Foune, dont la mère comprend parfaitement nos buts et nos pensées. Elles sont libres de ne jamais aller à l'école si elles veulent et nous évitons soigneusement toutes suggestions qui les pousserait au travail systématique en classe.

Mais il faudrait les voir vivre au milieu de la nature, faire l'élevage des escargots au printemps, groupant dans des boîtes jalousement surveillées, les papas noirs et imposants, les enfants à la coquille encore frêle et transparente. Foune poussant la maternité jusqu'à leur essuyer la bave. Que de soirées passées à poursuivre les criquets, s'attarder à voir travailler le bousier, admirer les fruits qui naissent des fleurs dépouillées, promesses de repas succulents ! Et les longues séances de tricotage et de couture, en chantant leurs chansons familières.

Chose surprenante : les rares moments passés à l'école, quelques minutes par jour en moyenne, leur sont plus profitables que de longues heures de classe. Foune a fait des progrès surprenants en écriture et en langue française et parfois, émue au spectacle de la nature, elle rédige des poésies d'une profondeur surprenante.

Quant à Baloulette, nous poursuivons avec elle une étude dont nous rendrons compte plus tard. Nous dirons par quel processus, sans avoir jamais accepté d'essayer de lire l'écriture imprimée, sans savoir lire à

proprement parler, elle possède de façon satisfaisante l'écriture, au point de s'exprimer totalement dans les lettres qu'elle écrit, et de façon fort compréhensible. Nous rechercherons à l'occasion de cet examen, si l'écriture motivée ne serait pas la marche normale pour l'apprentissage vivant de la langue — méthode donc exactement à l'opposé de la méthode habituelle. Car le comportement des enfants travaillant librement nous réserve encore bien des surprises, pourvu que nous l'examinions avec sympathie et sans aucun parti-pris.

Sans savoir lire, Balouette affectionne tout particulièrement faire l'éducation des tout-petits. C'est elle qui les fait parler, qui choisit l'idée essentielle et qui l'écrit au tableau avec un nombre étonnamment réduit de fautes... oui ! cette fillette qui ne sait pas et ne veut pas lire !

Que l'école telle qu'elle sévit habituellement soit mortelle pour ces jeunes vies, cela ne fait aucun doute. Mais il y a place, dans notre action, pour une école nouvelle, qui serait seulement l'organisatrice de la vie et du travail des enfants. Là, l'enfant rebelle à toute culture formelle trouverait le matériel pour les techniques essentielles dont il sent naturellement la nécessité, il construirait sa propre culture, sa propre vie, à son rythme, et pour les buts qu'il sent et qui nous échappent.

C'est cette école-là que nous voulons créer, pauvre en éducateurs, mais riche en possibilités de travail, qui corrigera enfin l'erreur séculaire qui a présidé à l'asservissement de tant de générations, qui montrera qu'une telle confiance en l'enfant, doublée par une organisation sérieuse du matériel éducatif et des techniques qu'il nécessite, n'est nullement une entreprise utopique ni anarchiste, mais une des expériences les plus fondées et les plus probantes sur l'orientation des nouvelles générations.

*
* *

Les enfants étaient naturellement séduits par la proposition d'Elise Freinet de supprimer l'école. J'ai pensé, personnellement, que l'installation technique de l'école n'était pas encore suffisamment poussée et, à tort ou à raison, j'ai demandé aux enfants de faire l'expérience du travail par équipes.

J'indique ce qu'est ce travail et cela les enchante. Ils se constituent aussitôt en équipes de 3 ou 4 élèves qui se mettent à la besogne avec enthousiasme. C'est le printemps : on se sent une grande vigueur. Sur la proposition de Lulu on procède à l'inventaire de tout le travail à faire à la campagne, puis chaque équipe rédige un plan de travail mensuel, ce qu'ils appelaient « un plan quinquennal du mois », avec travail aux champs, travail à l'atelier, et travail en classe. En Assemblée Générale on compulse et on compare les divers plans de travail afin d'harmoniser l'effort de la communauté.

L'imprimerie se fera toujours en commun le matin, mais dorénavant chaque équipe à son tour disposera de l'imprimerie, fera le texte, le composera et le tirera. Tous les travaux se feront ensuite par équipes.

A l'usage, on trouvera à cette façon de procéder de multiples inconvénients : la composition des équipes donnait rarement satisfaction et, le plus, la répartition par équipes morcelait trop le travail de la communauté.

Les résultats furent bons, dans l'ensemble, au cours du premier mois, moins bons par la suite.

N'empêche que nous aurions sans doute continué plus longtemps cette expérience des équipes si une occasion exceptionnelle n'avait décidé la communauté à oser une réforme plus radicale de son activité.

A Pâques, un jeune camarade, L..., venait dans notre communauté pour m'aider et me suppléer dans le travail plus spécifiquement scolaire.

Hélas ! malgré de grandes possibilités, ce camarade était victime d'habitudes autoritaires contractées dans une école confessionnelle où, pour gagner sa vie, il avait dû faire la surveillance pendant huit mois.

Il fut complètement dérouté dès les premiers jours par cette école qui n'était pas une école, où les élèves ne faisaient jamais de tâches communes, qui bourdonnait sans cesse et d'où montaient parfois des rires et des chants.



PREMIERS TRAVAUX !

Je lui expliquai, à même le travail, les principes de notre pédagogie qui veut que l'éducateur soit le guide, l'animateur, celui qui aide ici, conseille là, se met humblement à la besogne avec un groupe d'élèves, cherche des fiches pour un curieux, surveille la mise au point d'un texte à l'imprimerie, travaille à l'atelier...

Notre jeune ami ne parvient pas à dépouiller le pédagogue ; il surveille trop, voudrait sans cesse redresser et corriger, s'attardant plus à la défense qu'à la construction, s'asseyant et arrêtant l'enfant au lieu de partir hardiment avec lui, de l'entraîner par la vie et l'effort.

Malgré notre insistance, malgré nos conseils, malgré toute notre diplomatie, une atmosphère, hélas ! trop connue, empoisonne à nouveau notre école. L... est le maître, l'ennemi contre lequel, consciemment ou non, on se défend et on se venge. Et renaissent les habitudes de l'école

traditionnelle, les tricheries, les grimaces, le bruit anormal et systématique, le désordre, entraînant la colère et les punitions.

Quand nous sommes là, tout va bien : nous corrigeons de notre mieux les erreurs de l'école. Nous donnons à chacun la besogne qui lui convient ; nous entraînons les meilleurs éléments à des besognes enthousiasmantes ; nous évitons, avec les autres, les conflits aigus aux conséquences toujours regrettables... Et les journées passent.

Sitôt que nous sommes partis, la lutte reprend. Claude, qui n'a jamais fréquenté d'école traditionnelle et qui est comme un sauvage en pédagogie, mais combien intuitif, traduit parfaitement ce que les autres pensent confusément :

— Il veut toujours nous commander... Alors, nous, si on n'a pas envie de faire ce qu'il dit, on n'obéit pas, on fait du bruit... Il se met en colère et, plus il est en colère, plus il y a de bruit...

Ce n'est pas sans graves appréhensions que je considérais ces réactions et je réfléchissais depuis longtemps aux nécessités de supprimer cette lutte, en supprimant l'instituteur s'il le fallait.

Nous partons un matin. Au retour, L... nous annonce que, en notre absence la vie devenait impossible.

... La clochette sonne...

Assemblée Générale de la Coopérative au cours de laquelle on discute loyalement de la question. A l'unanimité, les enfants décident de cesser le travail par équipes, cette organisation ne fonctionnant pas à leur satisfaction.

Je fais alors une proposition hardie : Nous supprimons l'école en tant qu'organisation conçue par les adultes pour contraindre les enfants au travail. Dorénavant, travaillera à l'école qui voudra et aux heures qu'il jugera favorables, individuellement ou par groupes. Mais l'école contiendra du matériel pour que ceux qui désirent travailler puissent le faire ; je serai moi-même là ou aux abords pour aider ceux qui réclameront mon aide.

Cependant, les grands objectent que l'imprimerie doit continuer ; que c'est une œuvre essentiellement coopérative puisqu'elle reflète la vie de la communauté. On doit donc se réunir tous les matins, rédiger et imprimer le texte en commun. Grande victoire pour notre technique puisque des enfants laissés entièrement à eux-mêmes, décident de continuer l'imprimerie, seule technique dont ils comprennent et sentent l'immense portée.

Cependant aussi, on reconnaît que certains enfants devront encore travailler en classe, sinon ils resteraient par trop ignorants.

Alors naît l'organisation actuelle, qui sera sans doute celle que nous perfectionnerons et que nous continuerons en octobre et qui deviendra notre propre technique, adaptée à notre vie et à nos possibilités éducatives.

Nous ne disons pas que cette technique puisse, telle quelle, servir de modèle aux écoles publiques de même niveau. Mais les principes, et le matériel qui résultera de nos efforts, sont parfaitement dans la ligne pédagogique de notre coopérative.

Principes de notre technique

La plupart des enfants, désaxés, habitués à ne travailler que lorsqu'ils y sont contraints, séparent dangereusement jeux et travail. C'est le cas des enfants qui arrivent dans les classes travaillant à l'imprimerie ; c'est le cas des enfants qui nous arrivent, venant d'écoles publiques.

Il faut de longs jours, de longs mois, pour que renaissent, ou plutôt osent s'affirmer les besoins fonctionnels, pour que surgisse la curiosité si complètement disparue dans les classes traditionnelles. *Mais cette renaissance est inévitable.* Les enfants n'aiment pas ne rien faire. Placés dans un milieu où ils peuvent travailler et créer, ils se donnent tout entiers à leur besogne et en oublient les jeux.

Notre expérience est, à ce point de vue, totalement concluante. Tous les jeux que les enfants apportent et sans lesquels la vie serait, pensent-ils, très morose, sont, au bout de quelques jours, et de quelques semaines, complètement négligés. Ni meccano, ni loto, ni construction... la vie. Seul l'éternel jeu de cache-cache les entraîne, le soir, au crépuscule.

Procurez à un enfant non totalement déformé un travail à sa mesure, pas au-dessus de ses forces, et dont il comprend le but... Il s'en acquittera comme du plus passionnant des jeux.

Il y a là un fait dont nous devons faire un jour la démonstration statistique parce qu'il a été à peu près totalement méconnu des pédagogues contemporains qui ont, au contraire, cherché dans le sens du jeu les solutions désirables : les enfants sains, normaux, non déformés, aiment tous travailler, naturellement le tout est de leur permettre de travailler, et surtout de leur permettre un travail à leur mesure et qui réponde à leur besoin fonctionnel.

L'imprimerie est une de ces besognes.

Nous sommes sur le point d'en découvrir d'autres, et notre système de fiches auto-corrective semble, tout comme l'imprimerie, être susceptible de devenir une de ces techniques de base dont l'enfant sent la nécessité.

Le travail, que nous commençons présentera un grand intérêt pour tous les éducateurs car nous sommes contraints de faire un effort considérable pour l'adaptation de nos outils de travail aux besoins de nos enfants.

Dans les écoles traditionnelles, c'est l'enfant qui est contraint de s'adapter aux techniques, aux manuels, aux leçons. Nous suivons exactement le chemin inverse : nous prenons les enfants tels qu'ils sont. Il est inutile de se lamenter sur les défauts de la jeunesse : elle est ce qu'elle est ; discuter n'avancera à rien. Il nous faut nous appuyer sur les éléments de vie pour progresser.

Nous voudrions réussir pour les diverses disciplines ce que nous avons si excellemment réalisé pour la langue, grâce à l'imprimerie à l'école : faire en sorte que se manifeste en permanence, et comme automatiquement, une puissante motivation susceptible d'attirer vers ces techniques les enfants « vitalisés » mais libres.

C'est ce matériel qui, hors l'imprimerie, reste tout à créer et que nous nous donnons pour tâche de réaliser avec la collaboration de tous nos camarades.

On comprendra mieux comment nous sommes à pied d'œuvre et contraints de continuer ces recherches, si nous donnons une idée de l'amorce de notre technique dont notre organisation actuelle est l'annonciatrice.

A 8 heures 30 donc, conformément à leur décision unanime, les enfants se réunissent tous pour la lecture des textes, choix de l'imprimé, choix et désignation des responsables pour les divers travaux de la journée — comme une sorte de plan d'activité : travail scolaire, recherches de documents, rédaction de fiches sur tel et tel sujet passionnant la classe, travaux aux champs et à l'atelier, etc...

Après cette réunion, chacun ayant sa tâche pour la journée, est libre.

Libres de choisir, mais non libres de ne rien faire. Et, dans une communauté comme la nôtre, on sent bien vite la nécessité de cette distinction essentielle. Nous avons décidé que ceux qui ne feraient rien seraient traités en malades, soignés spécialement et assis longuement sur une chaise.

Dans la pratique, sauf pour les nouveaux venus, les enfants ne restent jamais sans rien faire. Nos deux petits atones de Gennevilliers eux-mêmes se réveillent : Raymond est devenu notre petit chercheur de criquets, passionné par les bêtes qu'il aime, qu'il soigne, qu'il étudie, qu'il regarde vivre avec une sympathie et une participation totale de son être qui sont touchants.

Tous les enfants travaillent : c'est la caractéristique de notre école. A nous de leur présenter le matériel, de préparer la technique d'emploi qui leur permettra de travailler dans les meilleures conditions éducatives et humaines.

Pour le français donc, nous avons réalisé la perfection avec l'imprimerie à l'école.

Les enfants éprouvent le besoin de raconter leur vie à leurs correspondants. L'imprimerie fait véritablement partie de leurs activités essentielles ; ils ne comprendraient pas qu'on puisse s'en passer. Même pendant les vacances, des textes arrivent qu'on compose et qu'on tire.

Nous avons naturellement une école correspondante régulière et nos enfants réalisent au jour le jour, outre leur propre livre, le livre de vie de Toctoucau. Ils reçoivent aussi de nombreux journaux scolaires qu'ils lisent avec plaisir et intérêt.

Cette activité, comme nous l'avons souvent expliqué, permet les acquisitions indispensables en lecture et rédaction, écriture et orthographe.

Nous avons préparé cependant un Fichier de Grammaire dont nous

ne parlerons pas encore longuement parce qu'il est insuffisamment au point. Ce n'est qu'au cours de l'année qui vient que nous nous proposons de préparer, pour le publier peut-être, un travail plus définitif.

Nous avons vu l'opinion de Dottrens dans son livre (1) ainsi que des modèles copieux de fiches réalisées à l'école du Mail. Tout en rendant hommage au sérieux de ce travail, nous ne sommes pas d'avis de pousser aussi avant l'étude systématique de la grammaire.

Nous l'avons dit : la langue française s'apprend *avant tout par la pratique de la langue*, par la conversation, la lecture et la rédaction. Cette pratique bien comprise donne aux enfants la notion subconsciente des règles essentielles dont la connaissance formelle est, à notre avis, superflue à l'école primaire. Nous nous contentons donc d'un fichier réduit aidant aux enfants à préciser les notions indispensables : singulier et pluriel et règles d'accords, et surtout conjugaison de verbes.

Les fiches doivent se contenter d'améliorer la technique. Nous les croyons impuissantes à œuvrer pour la compréhension profonde des finesses de la langue. Seule la vie peut y parvenir.

*
**

Le calcul est une des activités qui se prêtent le plus parfaitement à l'usage des fiches auto-correctives.

Nous ne commettrons pas cependant l'erreur de croire que les fiches peuvent suffire à l'acquisition du sens mathématique. Nous nous gardons jalousement de systématiser cet enseignement et nous continuons à penser que la motivation profonde des exercices reste à la base de l'étude mathématique.

L'enfant qui éprouve le besoin de compter, de faire des opérations, qui résoud, intuitivement parfois, des problèmes posés par la vie est capable, pour y réussir, de faire un effort bien supérieur en harmonieuse portée, à celui qu'exigent les leçons les mieux conditionnées. Nous n'oublions pas cela et c'est pourquoi nous avons lancé les premiers l'idée des fiches de calcul susceptibles d'exploiter méthodiquement nos centres d'intérêt.

Mais ceci est déjà une autre histoire.

Education nouvelle pour acquérir intelligemment les notions arithmétiques, oui ! Mais, quand on a acquis la notion, reste encore à se perfectionner dans le calcul précis et exact. L'enfant à qui l'éducation nouvelle a fait acquérir les bases et les principes du calcul est dans la même situation que l'automobiliste qui a obtenu son brevet et qui connaît les secrets courants des machines. Cet automobiliste ne peut pas faire de la vitesse, ou y court de graves risques parce qu'il n'a pas encore acquis les réactions automatiques que donnera seul un exercice répété pendant de longs mois.

Pour les quatre opérations, alors même que l'enfant en a saisi le

(1) R. DOTTRENS : *L'enseignement individualisé*, Delachaux et Niestlé, éditeurs.

secret, il lui reste encore, par un exercice souvent répété, à dominer la technique.

Nos enfants éprouvent le besoin de se perfectionner techniquement, mais encore faut-il leur offrir une méthode qui leur permette d'y parvenir sans effort anormal et ennuyeux, sans difficultés rebutantes.

On a rarement posé le problème sur ce terrain : l'éducateur accumulait comme à plaisir les difficultés parce qu'il était là pour corriger et contraindre. Si l'enfant travaille seul, tout change : il faut que son effort soit ménagé, que tout exercice lui paraisse nécessaire et utile et ne soit pas une aride répétition des précédents — sans cependant nécessiter d'effort anormalement pénible.

Des éducateurs américains, sous la direction de Washburne, ont méthodiquement, cliniquement, précisé les difficultés rencontrées par l'enfant dans la technique de ces opérations. Ils ont ensuite établi des séries d'exercices gradués qui permettent de triompher insensiblement de ces difficultés.

Il était naturel que nous fassions appel à une telle expérience. Nous avons d'ailleurs amélioré la technique, sans changer le fond, en disposant le tout sur fiches auto-correctives.

L'expérience de quelques mois nous a déjà permis les constatations suivantes :

— Les enfants se passionnent pour ces fiches. Et ils en comprennent parfaitement la portée. Nous avons eu des enfants qui, partis en avant, et lancés dans la résolution des problèmes, se sont rendus compte de leurs faiblesses et se sont remis aux fiches dont ils connaissaient mal la mécanique.

— Et surtout, les enfants peuvent véritablement triompher des difficultés sans le secours des adultes. Plusieurs élèves se sont ainsi rendus maîtres de la technique des 4 opérations en réalisant librement, et sans notre intervention, tout le fichier Washburne (1).

A ces fiches pour les 4 opérations s'ajoutent des fiches pour le calcul aux divers degrés.

Nous nous sommes contentés à ce jour de copier sur fiches, avec leurs réponses séparées, des séries de problèmes des manuels. Mais nous sentons bien que le travail entrepris par Washburne devrait être mené avec la même méthode pour ce degré ; détecter d'abord les difficultés et non pas les difficultés supposées par les adultes, mais les difficultés véritables telles que les rencontrent les enfants — établir un ordre pour ces difficultés et préparer ensuite les problèmes ou exercices susceptibles de les faire surmonter. Besogne qu'il sera nécessaire sans doute d'entreprendre sous peu dans notre groupe.

En attendant, le fichier établi sur les éléments existants actuellement, nous a cependant rendu d'importants services, et nous continuerons certainement dans ce sens.

(1) La Coopérative de l'Enseignement édite sur fiches cartonnées 10,5×13,5 (fiche demande et fiche réponse) le fichier Washburne Multiplication division ; franco : 25 fr., à nos éditions.

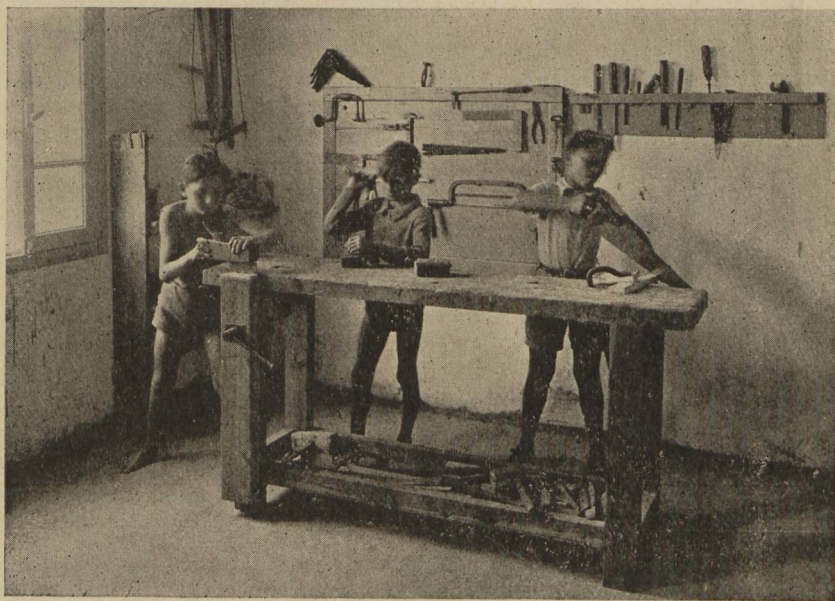
Notre principe est partout le même : le moins possible de verbiage, effort vivant et normal à la base, exercices méthodiques et répétés pour dominer les techniques.

*
**

Il nous faut aussi notre fichier de *sciences*.

Là, le problème est encore plus difficile car rien n'a été entrepris à ce jour dans le sens que nous préconisons. Les manuels sont rois.

Cette année, poussés par la nécessité, nous nous sommes contentés de transporter sur fiches la méthode des manuels et nous avons fait surtout — par fiches du moins — des sciences verbales. Nous avons certes poussé les enfants à examiner méthodiquement autour d'eux les phénomènes naturels, à étudier animaux et plantes, et ils ont réalisé eux-mêmes quelques fiches documentaires qui synthétisent leurs acquisitions en ce domaine. Mais, pour les sciences physiques surtout, nous n'avons rien pu faire d'intelligent parce qu'il nous manquait tout à la fois matériel et technique.



A L'ATELIER DE MENUISERIE

Nous pensons que les sciences doivent être exclusivement expérimentales. Ce sont les enfants eux-mêmes qui devraient créer leur pensée scientifique par des expériences, des constatations, des combinaisons, des comparaisons, des réactions. Mais pour cela, si on veut sortir du verbiage qui a, jusqu'à ce jour, dominé cet enseignement, un matériel adéquat s'impose.

Il ne s'agit pas de fournir aux enfants un matériel réduit de chimiste, de leur décrire, par des manuels pédants, les mille et une expériences qui mènent à la connaissance, d'exiger que se juxtaposent des combinaisons dont la seule raison d'être est leur rapprochement arbitraire dans les programmes officiels — procédés scolastiques prévus pour des êtres instruits à l'écart de la vie et qui ne savent que décourager la vraie recherche.

L'enfant en qui, par nos techniques, nous avons sauvegardé les forces de vie, est naturellement curieux, chercheur, apprenti savant.

Des expériences de sciences ! Mais ils en feraient passionnément s'ils avaient à leur libre disposition un matériel simple, solide, pratique, et des fiches méthodologiques sur lesquelles ils trouveraient toutes indications pratiques pour mener à bien leurs recherches dans les divers domaines.

Les phénomènes de la nature, les progrès de la science contemporaine ! Tout est mystère autour d'eux, et les enfants seraient avides de percer ce mystère si on les y aidait par un matériel soigneusement étudié avec fiches explicatives.

Toutes leçons seraient alors superflues. Le rôle de l'éducateur se bornerait à *aider* les enfants dans leurs recherches, à aiguiller leurs rapprochements, à *préciser* les conclusions.

Il se peut que les sciences perdissent ainsi de leur majesté mystérieuse. Elles deviendraient à la fois simples et complexes comme la vie, s'acquérant selon le même rythme. Elles seraient moins systématiques dans leur encyclopédisme ; des « trous » pourraient subsister dans l'acquisition d'ensemble ; mais il y n'y a aucun doute : ce serait enfin là du travail sérieux, ayant une action profonde et parfois décisive sur les individus, leur permettant d'acquérir le véritable esprit scientifique, but essentiel de l'enseignement des sciences.

Nous le répétons : nous n'avons presque rien réalisé dans ce sens cette année. Mais nous sommes véritablement à pied d'œuvre et nous prétendons préparer prochainement un matériel qui, tout comme l'imprimerie, permettra aux enfants travaillant librement, de chercher et de créer dans le sens de leurs activités fonctionnelles.

Nous n'oublions pas que la question, sans avoir été posée avec cette précision de méthodes, avait été soulevée et amorcée au sein de notre groupe. Et nous demanderons à nos camarades de nous aider pour cette réalisation.

Si nous ajoutons que nous établissons de même un fichier de géographie, en liaison avec notre Fichier scolaire coopératif, on comprendra que nous mettons véritablement debout, cette fois, et matériellement, la technique qui remplacera enfin avantageusement les manuels scolaires.

*
**

Les enfants n'ont cependant pas abandonné leur idée d'un plan de travail.

Tout enfant aime en effet se poser des tâches : j'irai jusque là...

je porterai tel fardeau, je bêcherai tel carré. C'est là, incontestablement, une tournure d'esprit encestrale. croyons-nous, qu'on néglige trop souvent.

Mais il faut que l'enfant établisse lui-même son plan, se fasse à lui-même son propre pari en mesurant ses forces. Et il n'y a d'ailleurs à cette façon de procéder que des avantages car les paris qu'on se fait à soi-même vont toujours à l'extrême limite des possibilités, lorsqu'elles ne les dépassent pas. Et nous l'avons encore constaté expérimentalement.

Mais un mois c'est trop long. L'enfant a une vie intense que rebutent les longues échéances. Nous nous sommes arrêtés au plan pour une semaine.

Le lundi matin, chaque enfant note sur une feuille de contrôle photocopiée et accrochée au mur le nombre et le numéro des fiches qu'il se propose de travailler au cours de la semaine : calcul, grammaire, sciences, géographie. Une place spéciale est réservée pour que l'enfant y note ses lectures et autres travaux personnels.

L'enfant travaille seul et librement, ce qui n'empêche pas l'éducateur de suivre très attentivement ce travail, pour contrôler notamment si chaque fiche est régulièrement corrigée, pour donner ça et là quelques conseils. Ils peuvent travailler des journées entières pour se consacrer à d'autres instants à des besognes moins directement scolaires, sociales ou artistiques.

Le samedi soir, en assemblée générale, on contrôle les travaux exécutés. Un plan non terminé n'entraîne de notre part aucune sanction. Cela n'empêche nullement, au contraire, l'intéressé de prévoir pour son plan un travail aussi important et de faire effort pour le réaliser.

L'école n'a jamais jusqu'à ce jour utilisé intelligemment cet esprit de compétition avec soi-même et avec ses voisins, ni le besoin d'aller de l'avant et de se dépasser. Il y a dans ce domaine des possibilités immenses ouvertes à la discipline nouvelle.

Notre expérience les précisera au cours des années à venir.

*
**

Une des caractéristiques de notre technique, et qui trouve à notre école sa réalisation optimum, c'est que nous réhabilitons le travail.

Dans une société où le travail n'est que peine et damnation, on n'a su que donner à l'effort scolaire cette figure rebutante et hostile du travail imposé, dont on se débarrasse au plus vite, n'allant jamais au-delà de ce que commande la peur du gendarme ou de l'instituteur.

Au moment où j'écris, trois jeunes volontaires ont tenu à se lever plus tôt pour sortir du purin de la fosse et en nourrir leurs melons et pastèques ; travail rebutant à première vue que ces enfants accomplissent pourtant avec la joie qui accompagne toute activité naturelle et dont on sent la nécessité. Oui, le travail est joie lorsqu'il est concentration et participation de tout l'être aux grandes lois naturelles de la

communauté. Nous lui devons le calme et l'harmonie de notre groupe.

Et cette joie du travail fait passer à l'arrière-plan la joie fictive et souvent malsaine que procure le jeu.

Aucun des jeux inventés par nos contemporains pour satisfaire la nervosité de leurs enfants ne résiste ici au plaisir sain de l'effort voulu. Seuls persistent les jeux du folklore qui remuent chez les petits d'hommes des tendances profondes certainement encore mal définies et que n'ont su toucher les jeux d'invention récente.

La civilisation actuelle, la pédagogie contemporaine elle-même sont le triomphe du jeu. Nous annonçons l'ère du travail créateur et régénérateur.

*
**

Il faut que nos camarades sentent aussi ce que notre effort a de directement et d'éminemment pratique pour les écoles publiques.

Quoique actuellement école privée, nous ne cherchons nullement à réaliser une éducation aristocratique. Au contraire, notre misère, la nécessité où nous sommes de nous débrouiller seuls avec la charge de tâches multiples, nous obligent à expérimenter des techniques peu coûteuses, et qui déchargent le plus possible les éducateurs.

Ah ! certes, il faut pour ainsi dire donner son âme à la tâche, mais ce don une fois fait le travail matériel nécessité par nos techniques est moins fatigant qu'à l'école traditionnelle. A une condition : que nous mettions au point matériel et technique nécessaires. Et c'est la tâche à laquelle nous continuerons à nous dévouer.

*
**

Nous avons peu parlé de la discipline dans notre école ; car nous gardons ici le point de vue bien souvent exprimé depuis de nombreuses années, que le problème de la discipline est avant tout le problème de *l'organisation du travail*. Là où les enfants peuvent exercer leur activité fonctionnelle, le calme, l'harmonie, la concorde tendent plus vite à se généraliser.

Nous pouvons ajouter que, pour les cas anormaux, rebelles à cette organisation, et qui relèvent plus de la clinique que de la pédagogie, notre régime désintoxiquant, le grand air, le travail bien dosé, notre thérapeutique améliorent bien vite les plus rebelles qui se mettent eux aussi à aimer l'effort créateur à mesure qu'ils sentent monter, du fond de leur être l'élan de vie et la soif de connaissance.

Nous avons enfin consenti tous deux à notre œuvre les sacrifices complets d'amour-propre que nous recommandons à nos camarades.

Et, forts de notre expérience, nous redisons à nos amis : dépouillez le vieux pédagogue, pensez et réalisez en fonction de l'enfant, mettez-vous loyalement à son service. Faites confiance en la vie et en l'avenir et laissez patiemment le bon grain lever !...

Nous ne sommes ici ni maîtres, ni patrons, ni directeurs ; nous faisons, au même titre que les enfants, partie intégrante d'une communauté dans laquelle nous avons beaucoup plus de devoirs que de droits. L'enfant est roi ici. Et notre rêve serait de voir un jour nos élèves devenus grands et sérieux se saisir totalement de l'administration de leur école, la première école prolétarienne.

*
**

Parce que nos enfants sont libres, parce qu'ils s'en vont par les champs et les sentiers en chantant sereinement des hymnes libérateurs, les timides taxent notre école de communiste.



JOIES DU TRAVAIL

Nous répétons ici, au risque même de déplaire à quelques sectaires, que nous nous refusons toujours à faire le moindre bourrage socialiste et communiste. Mais notre vie est l'expression même de l'idée socialiste qui nous anime. Nous plaçons l'enfant au centre des réalités sociales, économiques et politiques ; nous lui apprenons à juger sainement. Si nous réussissons dans notre œuvre libératrice — et nous réussirons — nos élèves, de quelque parti qu'ils se réclament, seront les plus conscients des révolutionnaires.

Mais d'autre part, certains orthodoxes, qui ne comprennent pas encore le sens pédagogique et humain de notre confiance en l'enfant croient que notre expérience est d'essence anarchiste.

Oui, nous attachons une grande importance au développement individuel, mais, nous l'avons dit, nous ne concevons pas ce progrès indivi-

duel sans les améliorations décisives du milieu social et politique. Nos enfants sauront servir la communauté et s'y dévouer !

Aux politiciens, nous disons enfin :

Nous ne travaillons pas pour aujourd'hui mais pour demain. Nous préparons des hommes, des lutteurs, conscients des nécessités sociales et politiques.

Dans les dures périodes que nous traversons, ces hommes-là ne pourront pas être à l'écart de la lutte ; et, dans cette lutte, nous nous en portons garants, ils ne sauront être que du côté de leur classe, du côté du peuple, pour l'avènement de la société socialiste dont leur communauté est un hardi embryon.



Le gérant : C. FREINET.



COOPÉRATIVE OUVRIÈRE D'IMPRIMERIE
ÆGITNA, 27, RUE DE CHATEAUDUN, 27
CANNES. — TÉLÉPHONE : 35-59. —

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

VENCE (Alpes-Maritimes)

Ad. FERRIÈRE : <i>Cultiver l'énergie</i>	6 fr.
E. FREINET : <i>Principe d'alimentation rationnelle</i> .	15 »
C. FREINET : <i>L'Imprimerie à l'Ecole</i> (nouv. édit.)	6 »
GUILLARD et MOLMERRET : <i>La Révolution en Dauphiné</i>	15 »
PAGÈS : <i>Les disques à l'Ecole</i>	2 »
<i>Nos techniques d'illustration</i>	4 »
R. BERGER : <i>La gravure sur lino</i>	8 »

COLLECTIONS ET PERIODIQUES

Bibliothèque de Travail, les 10 brochures	20 »
— l'une	2 50
Fichier scolaire coopératif, sur papier	30 »
— sur carton	77 »
— dans classeur, franco. 123	»